

CINÉMA LATINO-AMERICAIN

Le colloque international "Latin American cinemas in global contexts", qui a lieu du 1er au 3e novembre à la Cinémathèque municipale, sera l'occasion de découvrir en rétrospective dix cinéastes d'outre-mer et leurs oeuvres.

La cinémathèque montre 10 films qui s'inscrivent dans le contexte thématique du colloque avec, en point de mire, un regard sur le cinéma cubain. Voir notre rubrique cinéma (page 22). Renseignements complémentaires sur le colloque, tél.: 4796 - 2644 (Cinémathèque municipale)

Le concept de cinéma latino-américain est relativement récent. Auparavant on parlait de cinéma mexicain et argentin. On ignorait le cinéma brésilien pour des raisons de langue. Il n'y avait rien d'autre, exception faite de quelques tentatives isolées de production dans d'autres pays. En général, c'était un cinéma marqué par son nationalisme culturel.

A la fin des années 50, comme alternative à la prépondérance presque absolue de l'écran nord-américain, les ciné-clubs diffusent du bon cinéma européen et deviennent ainsi de vraies écoles de cinéastes. On y perçoit les enseignements du néoréalisme italien qui sont, au niveau du traitement, des sujets et des méthodes de production: le tournage en extérieur, l'emploi de caméras plus légères et libres, la prise de son en direct, des acteurs non professionnels et des budgets bas. Ces enseignements sont complétés par les apports du courant appelé Cinéma d'Octobre et qui concerne le langage cinématographique.

A cette époque, l'espace latino-américain avait déjà connu beaucoup de convulsions

et de frustrations politiques et sociales, et le processus révolutionnaire qui a démarré à Cuba en 1959 a réveillé de vieux espoirs.

Dans ce contexte, dans les années 60, apparaîtront des films d'un type nouveau: "Tire Die" et "Los inundados", de Fernando Birri (Argentine); "Deus e o Diabo na Terra do Sol" et "Os fusis", de Glauber Rocha respectivement de Ruy Guerra (Brésil); "El Chacal de Nahueltoro", de Miguel Littin (Chili); "Ukamau" et "Yawar Mallku", de Jorge Sanjinés (Bolivie); "Memorias del subdesarrollo", "Lucía" et "La primera carga al machete", de Tomás Gutiérrez Alea, Humberto Solás et Manuel Octavio Gómez (Cuba).

L'image de l'Amérique Latine qui commence à apparaître sur les écrans coïncide avec celle présentée par des romanciers d'une grande envergure tels Carpentier (Cuba), García Márquez (Colombie), Cortázar (Argentine), Carlos Fuentes (Mexique), Vargas Llosa (Pérou), Roa Bastos (Paraguay), Lezama Lima (Cuba), Sábato (Argentine) etc.

Si, au-delà des différences de style, de culture ou de nationalité de tous ces cinéastes

et écrivains, on qualifie de "latino-américain" ce qu'ils font, c'est justement parce que leurs oeuvres commencent à traiter de façon insistante et cohérente des aspects primordiaux de cette identité latino-américaine. Une identité marquée par son passé colonial, par une indépendance mise à profit par les intérêts oligarchiques les plus grossiers, par un XXe siècle affamé de justice sociale et par le voisinage pas commode avec l'autre Amérique.

Garantir la continuité

C'est sur la base de cette perception coïncidente de ce qui est latino-américain, que les cinéastes commencent à se connaître, à se rencontrer et à dégager des lignes d'action utiles pour pouvoir continuer à produire ce qu'ils appellent le "Nouveau Cinéma Latino-

américain", dont ils reconnaissent les antécédents dans l'oeuvre d'Emilio (Indio) Fernández, Leopoldo Torre Nilsson et Nelson Pereira dos Santos. Et, non sans peine, ils commencent même à obtenir des aides publiques pour la production et la diffusion de leurs films, cette aide différant cependant d'un pays à l'autre.

A partir de 1979, le Festival de La Havane devient le rendez-vous obligé pour échanger des idées et se mettre au courant de ce qui est en train de se faire. A San Antonio (Cuba), vers le milieu des années 80, sont créées, sous les auspices de García Márquez, la Fondation du Nouveau Cinéma Latino-américain et l'Ecole Internationale du Cinéma. La Fondation facilite la collaboration mutuelle tout en garantissant l'indépendance des idées, alors que l'Ecole, conçue par Fernando Birri, essaie d'assu-

rer la continuité et a déjà formé des centaines de nouveaux cinéastes.

Toutefois, à partir de la fin des années 80, la perspective néo-libérale prépondérante dans la région, ainsi que les exigences du marché, rendent très difficile la production à partir de ressources propres. Les coproductions avec des pays industrialisés prolifèrent. Dans ce contexte, on peut se demander si le cinéma latino-américain pourra garder son identité.

Sans aucun doute, c'est une question qui ne sera pas omise lors du colloque international "Latin American cinemas in global contexts" organisé par la Cinémathèque municipale en collaboration avec la Clark University.

Eddy Pérez Tent



L'un des sommets du cinéma cubain: "Lucia" de Humberto Solás. Le mercredi 1er novembre, 20.30 heures, Cinémathèque municipale, Luxembourg.

DER KRIEGER UND DIE KAISERIN

Tom Tykwer präsentiert eine metaphysische Liebesgeschichte zwischen Märchen und Drama. Weniger temporeich aber noch packender als "Lola rennt".

(wey) - Sissi (Franka Potente) ist Krankenschwester in einer psychiatrischen Klinik irgendwo in der Wuppertaler Provinz. Sie könnte genauso gut eine Patientin sein, denn sie wirkt oft so versunken in ihre Träume wie ihre PatientInnen. Durch die Verkettung unglücklicher Zufälle wird sie von einem LKW überfahren. Ein Mann rettet ihr das Leben durch einen Luftröhrenschnitt und verschwindet danach spurlos. Sissi zieht nun alle Register, um ihren Retter wiederzufinden. Schließlich findet sie

Bodo (Benno Fürmann). Dieser widmet sich vornehmlich der Kleinkriminalität, da er stets in Schwierigkeiten gerät, wenn er richtige Jobs, wie zum Beispiel als Sargträger, annimmt. Auch Bodo scheint jenseits der Realität zu leben. Bodo will nichts von Sissi wissen, aber sie gibt nicht auf und kämpft um seine Zuneigung, und das mit allen Mitteln.

Bereits in anderen Filmen des deutschen Regisseurs geht es um Zufall, Schicksal und Liebe. In "Lola rennt" er-

zählte Tykwer die Geschichte von zwei Liebenden, die ihre Zuneigung zu verteidigen suchen. In "Der Krieger und die Kaiserin" geht es um eine Frau, die noch nie geliebt hat und jemanden trifft, der nicht mehr lieben will. War es damals die Bedrohung, die von außen kam, wird diesmal die innere Bedrohung der Beziehung der Protagonisten durch Ängste und Schicksalsschläge thematisiert. Teilweise arbeitet Tykwer hier wieder mit Beschleunigungselementen, doch ist der Film insgesamt viel langsamer, oft märchenhaft. Dennoch reißt der Regisseur sein Publikum immer wieder mit Schockeffekten aus einer Art Trance heraus, wobei die meditative Atmosphäre aber nicht zerstört wird. Kameramann Frank Griebe weiß diese Effekte hervorragend in Szene zu setzen. Ob es blutig oder rasant wird, Griebe rückt den Schauspielern auf die Pelle.

Dass Tykwer sich wieder seine Lebensgefährtin Franka Potente als Protagonistin ausgesucht hat, ist bestimmt kein Zufall. Ihr kauft man die weltfremde Krankenschwester, die unbedingt die Liebe ihres Retters gewinnen will, in jedem Moment ab. Potente soll gesagt haben, dass dies die schwierigste Rolle war, die sie jemals gespielt hat. Ist Sissi besonders am Anfang schüchtern und ängstlich, wird sie im

Laufe der Handlung immer selbstbewusster. Potente gelingt es, die ZuschauerInnen zu bannen, ob Sissi einem Patienten einen runterholt oder sich partout nicht von Benno vor die Tür setzen lassen will und schlicht und einfach behauptet: "So geht das nicht. Ich geh nicht weg."

Frei von Geschwafel

Auch Benno Fürmann meistert seine Rolle als verstörter Bodo exzellent. Bei einer Tankstellen-Explosion ist seine Freundin ums Leben gekommen, was für ihn fortan lebensbestimmend ist. Seitdem lebt bzw. existiert er mit seinem Bruder Walter (Joachim Król) völlig abgeschieden am Rande der Stadt. Auch der Beziehung der Brüder widmet Tykwer

größte Aufmerksamkeit. Auch hier wird offensichtlich, wieviel Wert der Regisseur auf Dialoge legt und stets überflüssiges Geschwafel zu vermeiden sucht.

Die märchenhafte Liebesgeschichte wird begleitet von einem dramatischen Psychothriller. Fast nebenbei passiert hier nämlich auch noch ein Bankraub, in den alle drei schließlich verwickelt sind. So aufgesetzt sich all das anhört mag: Es ist Tykwer in diesem Meisterwerk der Feinfühligkeit gelungen, Genres zu vermischen, die eigentlich nicht zusammenpassen. Selbst der absolut surreale Schluss macht die Geschichte nicht kaputt, sondern gibt ihr einen angenehmen Nachgeschmack.

Im Utopolis



Sissi (Franka Potente) bevor sie vom LKW überfahren wird.

Où dîner ce soir?

Consultez nos recommandations et critiques sous archiv -> restos/bistros

www.woxx.lu

Eine gute Adresse für heute abend?

Sehen Sie nach in unseren Tipps und Kritiken unter archiv -> Restaurants/Kneipen

